

M Céline
MINARD

LE DERNIER
MONDE

roman

Le Dernier Monde

DU MÊME AUTEUR

R., éditions Comp'act, 2004

La Manadologie, MF, 2005

Céline Minard

Le Dernier Monde

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Cécile Guilbert

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le Dernier Monde commence par un mot tronqué (« drait »). Ceci n'est pas dû à une erreur de fabrication mais à une intention délibérée de l'auteur dont le sens apparaît plus loin dans le texte.

à Sylvie

draît à l'idée de personne de dire que l'interprétation de « Oh Thou Tupello » chanté trois fois par semaine par le chœur du collège de Wellesley à quatre heures quinze (GMT-6, heure de Houston) tape sur le système. On n'oserait pas même se boucher un tout petit peu les oreilles : froisser les sensibilités musicales à quatre cents kilomètres de péricée n'est pas une attitude positive.

Nous formons une bonne équipe, nous flottons soudés, en harmonie, nous sommes tous des spécialistes, des adultes entraînés, responsables, fabriqués et bien payés.

Hier j'ai filmé une partie de l'expérience de Bertin-Mergeol « Étude de l'effet de la microgravité sur la perception et la transduction des signaux mécaniques dans le cadre d'une étude des tissus conjonctifs ». Ça consiste à saisir un objet devant soi et à le ramener dans son dos les yeux fermés. Le champ expérimental est défini par un drap blanc tendu derrière l'expérimentateur et marqué de douze points noirs reliés horizontalement et verticalement par un fin tracé gris. Le sujet évolue devant cet espace repéré après avoir revêtu une combinaison noire où les plus importantes articulations sont indiquées par des points blancs également reliés entre eux par de fines lignes blanches. Grâce à ce dispositif, les mouvements effectués sont modélisables à partir du film.

Le sujet se place d'abord de profil par rapport à la caméra et doit ramener derrière lui, dans son dos, un objet placé devant lui qu'il repère visuellement et saisit avant de fermer les yeux et d'effectuer le mouvement. Cette fois,

Sokstas m'a servi de cobaye, je veux dire, d'expérimentateur. Il s'est très bien comporté et malgré son programme personnel plus que chargé il a accepté d'accorder deux heures pleines à ce petit jeu. J'ai monté vingt minutes de film où on le voit parfaitement concentré, tourner lentement autour de lui-même après s'être emparé de l'objet et tâter l'air avec son bras comme s'il cherchait les parois du module. La plupart du temps, alors qu'il estimait avoir mené à bien l'expérience, la balle de caoutchouc rouge était sous son aisselle droite, à hauteur d'épaule. À chaque fois qu'il rouvrait les yeux pour constater le résultat et se remettre de profil par rapport à la caméra, il lui fallait deux ou trois secondes pour se réorienter.

C'est un beau film. Il est destiné à la presse spécialisée et de vulgarisation ainsi qu'aux deux ou trois cents sites Internet qui trouvent encore du public pour ce genre de choses.

Je n'y ai pas mis mon fou rire parce que je n'ai pas ri et j'ai coupé juste avant le début des vomissements.

Sokstas était furieux de ressentir à nouveau ce mal de l'espace dont il avait mis une semaine à se débarrasser après son arrivée en orbite : j'aurais pu le prévenir, et d'ailleurs s'il avait su, etc.

J'ai essayé de le calmer en lui disant que je ne pensais pas qu'il réagirait comme ça, que cette expérience est généralement anodine et ne provoque aucun malaise, particulièrement chez les gens qui sont en microgravité depuis plus de trois mois.

— Anodine, hein !

Et puis il m'a tourné les talons, me laissant l'agréable

besogne d'enfermer son vomi dans un des sacs bleus dits « DPA » (déjections pour analyse) ou plus familièrement : floatingbag.

Merci Sokstas, merci Bertin-Mergeol, ç'a été une vraie partie de plaisir !

Évidemment Al Ashby s'est mêlé de ça et au repas commun Sokstas et moi avons dû faire comme il se doit une réconciliation en bonne forme avec poignée de main et mutuelle assurance de franche camaraderie. Un petit rituel qui a lieu au moindre accrochage, pensé et mis au point par les meilleurs psychologues du Cap, une merveille de rééquilibrage des interactions en conditions extrêmes. À tous les coups ça marche.

Tu parles.

Sokstas, je m'en fous complètement. Ici on est cinq et chacun se fout complètement de savoir si — — —

Bon. Nous sommes des adultes entraînés et entraînés aussi à vingt-cinq mille kilomètres/heure au-dessus de la Terre. Il n'y a pas que le chœur de Welleslay qui tape

Il faut que je soigne mes relations sociales.

J'aime bien Sokstas, c'est ce que je voulais dire en écrivant je m'en fous de Sokstas. C'est ça, je l'aime bien, je m'en fous, ce qui signifie : je n'ai pas de problème avec lui, il ne me pose pas de problème. Personne ici ne me pose de problème.

Même l'odeur de merde de cette station je m'en fous. Ou je l'aime bien.

Les chiottes sont toujours bouchées parce que l'évacuation n'est pas placée sur la partie ensoleillée du module alors les tuyaux gèlent et ce qu'il y a dedans avec. D'où les remontées d'odeur mais je m'en fous. On s'y fait.

Le Président a envoyé sa photo dédiée par le dernier cargo Progress. Sa femme et ses enfants sourient de toutes leurs dents alignées et le grand personnage protecteur nous assure de ses sentiments les plus sincères, il est admiratif, dit-il, il nous félicite d'être là où nous sommes et pour nous savons quoi et la gloire de l'espèce humaine. Au moins au Tsoup, chez les Russes, il y a une affiche où l'on voit une station spatiale accrochée par des fils de marionnettes et c'est le grand patron du sol qui tient les ficelles.

Le commandant a rempli ses fonctions (il les remplit toujours), chaque photo dédiée de cet ordre, chaque communication ouverte de cette valeur hiérarchique donne immédiatement lieu à un rassemblement serré des troupes avec larme à l'œil réglementaire et gonflement des poitrines. Le doigt sur la couture du pantalon, sauf qu'on est en short.

Il n'y a guère que Méryl qui ne se sente pas obligée.

C'est avec elle que je fais la prochaine SEV. Dans huit jours.

Nous devons réincliner les panneaux solaires du module scientifique européen Palladio qui se sont (officiellement) « inexplicablement » coincés lors de la dernière rectification d'attitude de la station. Ça fera tout juste

quinze jours que Palladio pompe dangereusement sur les batteries du module de base : ni Ashby ni Sokstas n'ont voulu interrompre les expériences de nanotechnologie qui ont lieu là-dedans. La cristallisation des zéolites en apesanteur mérite bien un couvre-feu à dix-huit heures n'est-ce pas ? J'adore les prétextes.

Méryl a vérifié vingt et une fois sa combinaison en Orlan (3×7 , les petites superstitions sont multiples), vingt et une fois les branchements, les raccords, les micros, les tuyaux. Nous avons répété notre Sortie Extra-Véhiculaire pendant six jours. Nous sommes prêts. Nous sommes physiquement et mentalement bien préparés. Nous sommes confiants, as usual.

Et bien sûr, nous formons une super super-équipe.

Ce qui n'est pas toujours faux.

Sokstas m'a offert un de ses délicieux paquets de gelée de coing made in Kazakhstan, sur ses friandises personnelles, [notable]. Un geste amical, il suffit de le réhydrater et triturer, ensuite aspirer à la paille. Mais après la première gorgée j'ai oublié de boucher le petit sachet et j'ai appuyé trop fort. La boule dorée est sortie tout net et portée par son élan s'en est allée faire une jolie parabole claire au-dessus de la tête du commandant qui s'est poussé trop brutalement. Elle s'est écrasée sur son clavier. J'ai dû nettoyer ça pendant une heure en espérant que les microcircuits ne soient pas irrémédiablement englués. Un débutant ne commettrait pas

pareille erreur ; je sais. C'est du temps perdu pour le sol mes petites diversions.

J'ai dû m'atteler au déchargement du cargo. Depuis une semaine on se relaie pour ficher les trois tonnes de tout et de matériel qu'il y a là-dedans quelque part. Personne ne veut plus faire le ménage. J'ai failli me cogner dans une clé de douze qui s'était décrochée de son élastique, c'est un vrai bazar ici, on ne peut plus voler tranquille. Et interdit de dire : Qu'est-ce que cette saloperie de clé à molette fout dans le passage, même s'il est impossible de freiner son élan.

Tu n'as qu'à regarder devant toi, man.

C'est ça le repos qu'on nous prescrit avant une sortie SEV : une tonne de nourriture et de matériel à caser quelque part derrière les panneaux et puis s'il te reste encore cinq minutes tu peux bien éponger les flaques de glycol qui boulent dans Palladio. Et n'oublie pas de relever le dernier angle de cristallisation de tes protéines en tube capillaire : le sol a déjà demandé vingt fois les derniers résultats. On vient de recevoir deux mètres d'instructions, n'oublie pas Jaume Roiq Stevens, diplômé de Harvard et de Cambuse, major de la classe d'astro de la Nasa et lauréat de Gdansk, honorifique boursier en géophysique, théoricien ès propérgols et ingénieur de bord de mes couilles, n'oublie pas, même si tu n'as qu'un seul rêve, c'est le *sol* qui commande.

Il a oublié : « ancien pilote d'essai ». Vivement le couvre-feu ! Quand ils ferment tous leur clapet et que la

station fonctionne au minimum pour rattraper l'énergie pompée par Palladio, là, on a enfin la paix.

Méryl vient m'entretenir avant le coucher : — Tu comprends, il est à cran à cause de cette fuite de tilouliloula Tu comprends, il faut le comprendre, sa responsabilité est en cause dans cette histoire de lilouliloula, il n'aurait pas dû faire ce mouvement avec la grue télescopique, personne n'est à l'abri d'une erreur mais lui, il prend ça tellement à cœur, il culpabilise beaucoup et alors ninouninouna lilouliloula liloula tu comprends n'est-ce pas ?

Je comprends que je suis fatigué et qu'aujourd'hui encore je n'ai pas eu le temps de me sangler pour courir, qu'il me manque par conséquent certaine dose de dopamine et que le problème d'Al Ashby c'est que fondamentalement sa place n'est pas ici. Ni ici précisément ni ici autour de la Terre parce que Al Ashby ne vole, ne mange, ne se déplace en orbite que *par rapport* au sol.

Oui, sauf qu'en ouvrant cette épouvantable écoutille, j'y suis allé trop fort, il restait de l'air dans le sas qui, en fuyant, a violemment rabattu la porte à l'extérieur. Je suis parti en flèche et le choc m'a fait lâcher la poignée si violemment que j'ai cru que mon gant s'arrachait net. 1) Faux. Par bonheur, et 2) je suis foutu. Mais Méryl est une vraie professionnelle. Avant même que je pense à ne pas pisser tout de suite dans mon scaphandre elle s'était assurée à la main courante et me volait après. Très belle manœuvre. Elle m'a raté deux fois en cinq minutes pen-

dant lesquelles j'ai eu un très net avant-goût d'une mort solitaire en orbite. Magnifique. J'en ai immédiatement développé des symptômes respiratoires de première qualité, je pouvais sentir mes glandes lymphatiques gonfler en vitesse accélérée. Enfin (trois années-lumière après), quand j'ai senti sa prise sur mon pied, une onde de plaisir et de gratitude insupportable m'a secoué comme un prunier gaulé. Quel pied ! J'adore cette femme. Ma plus belle injection d'adrénaline pure. J'ai mis vingt minutes à me remettre de ça, attaché par toutes les sangles possibles à tous les crochets disponibles. Tu vas bien, tu vas bien, tu vas bien, respire, tu vas bien. Tu n'es pas tremblé, tu es là, tu es accroché, tu vas bien. Bien. Tout va bien. Arrête de tomber maintenant.

Elle m'a proposé de rentrer immédiatement mais nous savions tous deux qu'un oiseau courageux n'a pas peur des buissons. Nous avons fait « l'ascension ». Nous avons fait nos petites affaires de panneaux et nous sommes rentrés.

Sept heures de SEV et évidemment, toujours mes petites diversions, le timing n'a pas été respecté. Quel dommage. Encore un bon point de moins. Je m'en serais bien battu la coule si je n'avais pas été si épuisé. Mais voilà : je n'ai pas beaucoup de ressources moi.

Cauchemars délicieux. Avec la grande verte, la grande rouge, la grande bleue.

Ashby n'est pas au mieux de sa forme en ce moment. Le Palladio a beau être à nouveau énergétiquement auto-

nome, le sol lui a demandé un rapport complet sur cette malheureuse écouteille. Le commandant n'aime pas écrire sans doute. Le fait est que Méryl m'a sauvé la vie et que ça lui a pris huit minutes — sans compter mon demi-arrêt cardiaque d'une demi-heure (qu'elle a passé en litanies douces à mon usage) —, il s'en serait bien passé.

Pas moi.

Il est vrai que depuis, les paramètres à bord sont légèrement différents, la pression est montée d'un poil par exemple. Sept cent quatre-vingt-trois, soit un petit millimètre de mercure en plus. Quelle affaire.

Je fais mes expériences officielles (cristall. 5) et ménage du temps pour les miennes : un petit labyrinthe en 3D dans lequel flotte une bille de mercure me passionne beaucoup en ce moment. Avec des microgestes un peu secs, on arrive à faire monter la bille qui s'écrase sur les parois transparentes et redescend par où il ne faut pas dès qu'elle se reforme. J'essaie de prendre le problème par tous les angles possibles, en tournant autour. L'autre jour, j'ai traversé tout le module sans m'en rendre compte : c'est la bille qui me promène.

Extraordinaire ! J'ai intercepté un sacré paquet : sous prétexte d'attitude prépsychotique à tendance paranoïaque, mal-être consécutif à mon incident d'écouteille, le merveilleux commandant Ashby a demandé au sol mon retour sur Terre dans les plus brefs délais. Le con. Il court à la mort.

J'ai dû demander une communication vocale per-

sonnelle avec Mashburn. Je sais jouer le jeu, je sais faire exactement *comme on me l'a appris* la bête de laboratoire intelligente qui maîtrise ses émotions et ne construit jamais, jamais d'interprétation de son environnement immédiat. Surtout humain. Le con.

— OK, qu'est-ce qui se passe, Stevens ?

— Ça va, Mashburn, tu sais que j'ai eu chaud lors de l'Extra-Véhiculaire ?

— Oui, on est au courant. Comment te sens-tu ?

— Bien. J'ai fait quelques cauchemars mais maintenant ça va, c'est évacué. Mes expériences avancent bien. J'ai pu reprendre l'entraînement sans problème. Je dirais que tout est OK.

— D'accord. Qu'est-ce que tu voulais nous dire ?

— Eh bien, peut-être que le commandant se fait des idées à mon sujet tu vois. Il a l'air un peu soucieux depuis la SEV. Oui, il a de drôles de réactions, il montre des signes de fatigue. Il semble assez surmené.

— OK. Tu crois qu'il travaille trop ?

— Oui, il y a de ça. Cela dit, son programme est comme les autres, Sokstas et moi et Méryl on en fait autant tu sais.

— Alors ?

— C'est sa pharmacie qui n'est pas normale. J'ai voulu prendre un psychotrope léger après cette histoire d'écoutille et voilà, il n'y en avait plus. J'ai demandé à Al s'il restait quelque chose dans les kits perso mais il s'est énervé.

— Tu veux dire qu'il n'y a plus de calmants à bord ?

— Je ne sais pas, Mashburn, mais en tout cas je n'en ai pas trouvé.

— Tu as une idée de l'endroit où ils sont passés ?

— Aucune. C'est à vous de voir.

— OK Stevens. Bien reçu.

Et c'est là que le bon, l'unique commandant Al Ashby a fait l'erreur de sa vie : avant que Mashburn ne clôture la communication, il est intervenu. Dans une com. perso!! Et pour vociférer comme un beau diable que tout ça c'étaient de pures et ignominieuses inventions, que jamais je n'avais demandé quoi que ce soit après la SEV et que les troussees et les kits de secours étaient parfaitement tenus et fournis. Qu'il en ferait un inventaire filmé s'il le fallait et que tout ça prouvait bien que mon équilibre psychique était plus qu'atteint, etc.

Pauvre homme, pauvre homme.

Qu'il ait voulu me casser la gueule en voyant mon sourire, je ne le comprends que trop bien. Mais un bon Ashby est un Ashby tenu. Mon supérieur, tu seras sur Terre avant moi, je te le prédis.

Méryl s'est rapprochée du commandant depuis notre petite explosion confinée de l'autre jour. Elle tente de calmer le jeu, le jeu des alliances, que surtout personne ne se sente ni exclu ni privilégié.

Sokstas, pour faire bon poids, m'aide dès qu'il le peut.

L'équipage est en total rééquilibrage post-traumatique.

Pourtant le petit rituel de réconciliation entre Al et moi n'a toujours pas eu lieu : léger accroc dans le

tableau, il m'en veut, tout crûment. N'est pourtant pas très bien placé, après tout, je n'ai fait que lui renvoyer sa menace.

De toute façon, la relève pour lui ne va plus tarder et quand on a passé deux cent soixante-huit jours dans l'espace comme il l'a fait, avec les problèmes auxquels il a dû faire face, c'est normal de fondre un peu les plombs, surtout après un incident qui aurait pu très mal tourner.

Perdre un homme n'est pas un bon point.

Même si cet homme n'est pas la meilleure recrue qui soit.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Mashburn depuis notre entretien « privé » et les autres communications vocales restent dans le module de base, entre le sol et Ashby, aux heures où nous n'y sommes pas. Qu'est-ce qui se trame ? Les paquets informatiques sont de plus en plus cryptés. Ça ne me dit rien qui vaille.

M. S. et moi avons tourné la pub pour le déodorant Barta, dans la soirée. Maintenant qu'il n'y a plus de couvre-feu à dix-huit heures, on peut prendre un peu de détente après le repas commun. Et vrai, c'était plutôt drôle. Ce truc pue tellement qu'on l'a vidé dans un sac « déjections pour analyse » avant de pouvoir faire semblant de s'en coller dans les manches. « Barta-frais, le plus fidèle allié des cosmonautes » et en chantant s'il vous plaît, avec les inimitables cabrioles de l'apesanteur, en direct du ciel mes amis !

M Céline MINARD

LE DERNIER MONDE

Née en 1969,
Céline Minard a
étudié la philosophie.
Elle est l'auteur
de deux fictions :
R (2004) et
La Manadologie (2005).

Cosmonaute, Jaume Roiq Stevens accomplit diverses missions dans une station spatiale en orbite autour de la Terre, quand soudain l'évacuation est ordonnée depuis la base en raison d'un incendie. Refusant d'obéir, il demeure seul à bord pendant quelques mois, le temps d'observer une série d'étranges phénomènes terrestres, mais le silence radio persistant le force à rentrer.

De retour à la base, bien des surprises l'attendent : la Floride apparaît désertée de tous ses habitants, dont les vêtements gisent abandonnés, comme après une inexplicable catastrophe. Les animaux, eux, semblent avoir retrouvé leur liberté. Stevens doit se rendre à l'évidence : l'espèce humaine a disparu. Fou de désespoir et comme possédé par une sorte d'ivresse schizophrénique, il entreprend alors, des plaines d'Asie centrale à la Chine, en passant par l'Inde, l'Alto Paraná et l'Afrique, un voyage hallucinant dans l'espace mais aussi le temps et la culture de tous ces mondes disparus.

Mêlant suspense et poésie, cette odyssée du dernier homme sur la Terre emprunte avec une étonnante puissance verbale à la technologie contemporaine comme aux plus anciennes sagas de l'humanité.

DENOËL
www.denoel.fr

B25921.1  01.07
ISBN 978-2-20725921-4
25 €

Extrait de la publication



9 782207 259214